

## LE DROIT ÉMINENT DE PROPRIÉTÉ, SELON LES CÉSARS <sup>(1)</sup>...

Les conséquences de ce fait sont d'une extrême importance. Loin d'être un instrument créé pour leur défense par les forces économiques dominant toute la société, et condamné à disparaître avec elles, l'État a historiquement une vie propre, une puissance qui lui permet de modeler cette société à sa volonté et d'influer sur les rapports des différentes catégories sociales selon ses intérêts. Il peut faire naître des classes nouvelles, s'appuyer sur les unes pour combattre les autres, engendrer de nouvelles formes d'exploitation et d'asservissement. Et les promesses de Marx, d'Engels, de Lénine et de certains de leurs disciples sont plus utopiques que ne l'était le socialisme de ceux auxquels ils appliquèrent dédaigneusement cet adjectif. Qui croit aujourd'hui, en U.R.S.S., au dépérissement ou à la disparition de l'État, précisément de l'État marxiste? Les classes possédantes sont modifiées, le privilège économique a changé de forme et de mains, et sans doute ces positions seront-elles consolidées.

Nous avons vu dans les exemples qui précèdent des personnalités historiques d'envergure exceptionnelle - non pas par leurs qualités humaines - bouleverser la structure de la société en multipliant les petits ou les grands propriétaires, agissant ainsi consciemment et volontairement sur la vie des nations. Mais il y a eu aussi les grands personnages dont l'action et le comportement ont exercé une influence certaine, et façonné pendant longtemps la vie des peuples, en poursuivant des buts individuels; pour atteindre ces buts ils n'ont pas hésité à transformer les statuts sociaux en vigueur, particulièrement celui de la propriété. Nous ne nous référons pas seulement à un Gengis Khan, à un Tamerlan, à un Attila. Nous énumérerons et prendrons les exemples qui nous semblent plus significatifs. Voyons celui de Jules César.

Aux yeux de la postérité, le divin chauve apparaît non seulement comme un grand conquérant, mais comme le porteur de flambeau de la civilisation latine - qui fut une réplique passablement défigurée de la civilisation grecque. Or, les historiens romains eux-mêmes nous décrivent le personnage (dont nous ne nions pas le génie) tel qu'il fut. Et dans ses *Vies des douze Césars*, Suétone écrivait:

*«... étant proconsul en Espagne, il ne se borna pas à recevoir de nos alliés les sommes qu'il avait mendrées auprès d'eux pour éteindre ses dettes, mais il saccagea comme des villes ennemies certaines places lusitaniennes qui pourtant ne se dérobaient pas aux contributions de guerre, et lui ouvraient leurs portes à son arrivée. En Gaule il pilla les chapelles et les temples des dieux, qui étaient remplis d'offrandes, et quand il détruisit des villes, ce fut plus souvent pour faire du butin plus que par représailles; aussi arriva-t-il à regorger d'or et dut-il en faire vendre dans toute l'Italie et dans les provinces à raison de trois mille sesterces la livre (2). Au cours de son premier consulat il déroba au Capitole trois mille livres d'or et les remplaça par un poids égal de bronze doré. Il vendit à prix d'argent les alliances et les trônes, extorquant ainsi au seul Ptolémée (3) près de six mille talents en son propre nom et au nom de Pompée. Par la suite, c'est à force de rapines et de sacrilèges qu'il put supporter les charges de guerre civile, les dépenses de ses triomphes et de ses spectacles».*

(1) Titre de l'extrait choisi par *Anti.mythes*.

(2) Pour avoir une idée approximative, disons que Crassus possédait deux cents millions de sesterces... ne se considérant pas assez riche, «il brûla d'envahir tous les trésors des Parthes».

(3) Alors le roi d'Égypte, descendant des généraux d'Alexandre.

Ces sommes énormes, ces quantités fabuleuses d'or fournies aux armées par les pays subjugués sous la loi du plus fort ne permirent pas seulement à César de mener sa politique jusqu'au jour où il tomba sous le poignard des conjurés. Chacun de ses légionnaires rapporta sa part de butin en métaux précieux, et pour le moins un esclave lui appartenant en propre. Et cette richesse diffusée dans de larges couches de la population facilita, comme on peut l'imaginer, l'accès à la propriété de nombreux soldats-propriétaires.

Plutarque apporte des témoignages malheureusement convaincants. S'occupant de Cicéron, il nous montre les principaux personnages de Rome qui *«marchaient à sa suite, se faisant mutuellement l'aveu que le peuple romain devait aux victoires d'une foule de généraux et de capitaines de l'or et de l'argent, de riches dépouilles et une grande puissance; mais que Cicéron était le seul qui eût assuré son salut et sa tranquillité en éloignant de sa patrie un si affreux danger»* (4).

Observons qu'il s'agissait de la *«patrie»*, c'est-à-dire de l'ensemble du pays et non de quelques citoyens. Le mal atteindra des proportions comparables avec Antoine, au détriment d'autres *«patries»*. Plutarque se rapporte maintenant à la conduite tenue à Éphèse par le futur amant de Cléopâtre. Plutarque commence par réfuter les affirmations des traditionnels apologistes professionnels. Antoine, nous dit-il, n'était pas le *«Bacchus bienfaisant et plein de douceur»* que l'on voulait bien dépeindre. Il l'était, à la vérité, pour quelques personnes; mais, pour le plus grand nombre, c'était Bacchus *Omeste* et *Agrionien* (cruel et féroce). Il dépouillait de leurs possessions des hommes distingués par leur naissance pour les donner à de vils flatteurs, à des hommes infâmes qui lui demandaient le bien d'une personne vivante comme si elle était morte, et ils étaient sûrs de l'obtenir. Il donna à l'un de ses cuisiniers la maison d'un habitant de Magnésie parce qu'il lui avait apprêté un excellent repas. Enfin, il imposa un second tribut aux vivres; et un orateur nommé Hybréas, qui défendait les intérêts de l'Asie, osa lui dire, par une plaisanterie assez bonne et qui était dans le goût d'Antoine: *«Si vous avez le pouvoir d'exiger de nous deux tributs par an, vous avez donc aussi celui de nous donner chaque année deux étés et deux automnes?»*. Mais comme l'Asie avait déjà payé cent mille talents, il ajouta avec un courage qui n'était pas sans danger: *«Si vous n'avez pas reçu ces énormes contributions, demandez-les à ceux qui les ont levées; si les ayant reçues vous ne les avez plus, nous sommes perdus»* (5).

De Marius, Plutarque nous apprendra qu'il était un avare de grande classe et que *«les gens sensés voyaient avec pitié cette avarice, ce désir insatiable de gloire dans un homme qui, parvenu de l'état le plus obscur au plus haut rang et à la plus grande opulence, ne savait pas se borner dans sa prospérité, qui, pouvant jouir en repos de l'estime et de l'admiration publique et des biens immenses qu'il possédait, voulait, comme s'il eût manqué de tout, s'en aller, après tant de triomphes et tant de gloire, traîner en Cappadoce et dans le Pont-Euxin les restes languissants de sa vieillesse, pour y porter la guerre. Tel était l'excès de son ambition qu'à l'âge de soixante-dix ans, et bien qu'il eût été sept fois consul, possédant des richesses qui auraient pu suffire à plusieurs rois, il se plaignait de la fortune, comme si elle l'eût fait mourir pauvre et avant d'avoir obtenu ce qu'il désirait»* (6).

De Crassus, et dans le même volume, Plutarque ne fera pas plus d'éloges, bien au contraire:

*«Les Romains assurent que cet amour des richesses était le seul vice qui ternît en lui plusieurs vertus; mais je croirais plutôt que l'avarice était son vice dominant, elle servait à obscurcir et à cacher les autres. Les plus grandes preuves de cette passion sont dans les moyens qu'il employait pour acquérir du bien, et dans les richesses immenses qu'il possédait. Sa fortune, quand il entra dans le monde, se montait à 300 talents (7); et dans la suite, pendant son administration, il consacra à Hercule la dîme de ses biens, donna un festin au peuple, distribua à chaque citoyen du blé pour trois mois; et malgré toutes ces dépenses, lorsque, avant de partir pour son expédition contre les Parthes, il voulut se rendre compte lui-même de sa fortune, il trouva que ses fonds se montaient à 7.100 talents (8). La plus grande partie de ces richesses, s'il faut dire la vérité, si déshonorante pour lui, avait été acquise par le feu et par le fer; les calamités publiques avaient été les sources de ses plus grands revenus. Car lorsque Sylla, devenu maître de Rome, fit vendre publiquement les biens de ses malheureuses victimes, qu'il regardait comme des dépouilles dont il voulait faire partager l'usurpation aux citoyens les plus considérables,*

(4) *Vie des Hommes Illustres.*

(5) *Ibid.*

(6) *Ibid.*

(7) Rappelons qu'il s'agit, ici, d'or; un talent équivalait à un poids de 26 kilos.

(8) *Ibid.*

*Crassus ne refusa rien de ce que le dictateur lui donna ou de ce qu'il pouvait acheter lui-même» (9).*

Plutarque nous montre encore (10) Lucullus défilant triomphalement à Rome, après ses triomphes militaires en Perse.

Il serait fastidieux d'énumérer tout ce qu'avaient été les prises de guerre par lui rapportées. Citons seulement la dernière de cette énumération: les registres où étaient inscrites les sommes que Lucullus avait fournies à Pompée pour la guerre contre les pirates, celles qu'il avait remises aux questeurs, et enfin, dans un compte à part, les 950 drachmes qu'il avait distribuées par tête à ses soldats. Ce triomphe fut suivi d'un superbe festin que Lucullus donna à toute la ville et aux bourgs des environs.

On peut supposer quel était le sort de la propriété et des propriétaires, dans les longues séries d'exactions, de pillages, d'appropriations capricieuses, de vols et de rapines. Le respect des biens matériels ne pesait pas plus qu'un fétu de paille. La propriété changeait de mains autant de fois et dans les proportions qu'il plaisait aux guerriers vainqueurs, à la soldatesque, tant à Rome et en Italie que dans les immenses territoires conquis par les légions victorieuses.

Guglielmo Ferrero cite les mêmes faits dans *Grandeur et décadence de Rome*. De Pompée il nous dit que «*vendant des royaumes, des privilèges et des sacerdoces dans toutes les parties de l'Empire (11), il devenait le maître de Rome*». Au temps de César il montre toute l'horreur de la domination étatique, où les forces économiques essentielles sont disloquées par la ploutocratie née de l'État, enrichie par l'usure, la guerre, le fermage des gabelles publiques dont César cherchait à faire le soutien du gouvernement romain.

**Gaston LEVAL.**

-----

(9) *Vie des hommes illustres.*

(10) *Ibid.*

(11) Et il faut penser à tout ce qu'embrassait alors l'Empire romain.